



Misère de l'homme sans Dieu

Michel Houellebecq
et la question de la foi

Sous la direction de
Caroline Julliot
et Agathe Novak-Lechevalier

Champs essais

INÉDIT

Misère de l'homme sans Dieu

Sous la direction de Caroline Julliot
et Agathe Novak-Lechevalier

Michel Houellebecq est-il un écrivain-prophète ? En quoi *La Possibilité d'une île* réinterroge-t-elle l'existence du divin ? Comment l'islam est-il perçu dans *Plateforme* et *Soumission* ?

Scientifique de formation, positiviste par conviction, l'écrivain semble avoir cru un moment que la science pourrait se substituer aux religions traditionnelles. Et pourtant, toute son œuvre est hantée par cette question, héritée d'Auguste Comte, de la religion comme unique ciment possible du corps social.

Cet ouvrage, auquel ont participé plusieurs spécialistes de Michel Houellebecq, se donne pour but de sonder l'horizon religieux de son œuvre. À l'évidence, religion et littérature apparaissent comme deux espaces de résistance face à la perte de sens qui afflige le monde contemporain. Et si la littérature, en proposant d'atteindre une forme de vérité, nous permettait d'accéder à une certaine transcendance ?

Caroline Julliot est maîtresse de conférences HDR en littérature française (XIX-XXI^e siècles) à l'université du Mans et codirige l'InterCriPol (Internationale de la Critique Policière). **Agathe Novak-Lechevalier** est maîtresse de conférences à l'université Paris Nanterre et spécialiste de l'œuvre de Michel Houellebecq.

Avec la participation de : Marie Blaise, Bertrand Bourgeois, Peter Frei, Jérôme Grévy, Christos Grosdanis, Mathilde Hug, Yann Raison du Cleuziou, Kaj Skagen et Margery Vibe Skagen, Martina Stemberger, Sylvie Triaire, Olivier-Thomas Venard et Bruno Viard.

Avec un entretien de Michel Houellebecq
par Agathe Novak-Lechevalier.

En couverture : détail d'un portrait
de Michel Houellebecq par Ewa Klos,
d'après une photo de 2014.
© Ewa Klos/Opale/Bridgeman Images.

Flammarion

MISÈRE DE L'HOMME
SANS DIEU

Sous la direction de Caroline Julliot
et Agathe Novak-Lechevalier

MISÈRE DE L'HOMME SANS DIEU

Michel Houellebecq
et la question de la foi

Inédit

Champs essais

Avant-propos

Misère de l'homme sans Dieu

par Caroline Julliot
et Agathe Novak-Lechevalier

L'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout et dans un malheur inévitable. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir.

Pascal, *Pensées*, fragment *Misère* n° 24/24, Brunschwig 389.

« Vouloir et ne pas pouvoir. » Ce que Pascal disait de l'aspiration de l'homme à connaître la vérité ultime, aspiration inextinguible qui le condamne à l'incertitude et donc, fatalement, au désespoir, pourrait résumer toute la condition moderne chez Michel Houellebecq : frustration sexuelle, dans une société de la performance où l'on n'est jamais assez à la hauteur pour prétendre à l'épanouissement du plaisir ; frustration affective, dans un monde où l'individualisme prime, et où l'on ne sait plus véritablement construire une société, ni même former un couple ; frustration existentielle, dans une société qui réduit chaque conscience à n'être qu'un produit de consommation presque comme un autre ; et, surtout,

frustration métaphysique, dans un monde qui ne sait plus faire sens, au-delà de l'immédiateté des plaisirs standardisés.

Que la conception pascalienne de la misère humaine serve de paradigme souterrain à la vision de Houellebecq n'est guère surprenant si l'on se souvient que la première lecture des *Pensées* a constitué pour lui un véritable choc. Un été, début des années 1970 : le jeune Michel Thomas, « adolescent plutôt équilibré », et même, « dans une certaine mesure, *sportif* » – un garçon dont la scolarité se déroule « paisiblement » et que les filles « trouvent *mignon* » –, part pour la première fois à l'étranger, en Bavière, pour un voyage linguistique. La température est exceptionnellement clémente, la vie particulièrement douce, et les jeunes Allemandes « particulièrement peu farouches » :

Résultat : ce séjour qui aurait pu être idyllique, j'en ai passé la plus grande partie, seul dans ma chambre, à dévorer les *Pensées* de Pascal.

Cela, j'en suis conscient, peut surprendre ; mais l'adolescence, on le sait, est une période violente, et dangereuse ; certains jeunes passent leurs après-midi, seuls dans leur chambre, à écouter du *heavy metal* (et, dans le pire des cas, ils descendent ensuite une vingtaine de leurs camarades de lycée à l'arme automatique). Et Pascal, si on lui restitue sa violence originelle, peut produire des commotions nerveuses bien plus violentes que le plus violent des groupes de *heavy metal*. La célèbre phrase : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », trop connue, a perdu sa puissance d'impact, mais il faut se souvenir que je la lisais de mon côté pour la première fois, sans garde-fou, sans avertissement préalable, que je la prenais en pleine gueule. La terreur de l'espace infini, et vide, dans lequel on chute à tout jamais. La terreur pure¹.

1. *Ennemis publics*, correspondance avec Bernard-Henri Lévy, Flammarion/Grasset, 2013, p. 145.

Fin de l'enfance. Pascal, qui ouvre soudain un « gouffre » dans lequel le jeune garçon tombe « à pieds joints, sans offrir un seul moment de résistance », est alors « le premier initiateur, le premier tentateur ». « Après Pascal », raconte Houellebecq, « toute la douleur du monde était prête à s'engouffrer en moi » : il « ferm[e] les volets », il se met « à écouter les disques du Velvet Underground et des Stooges », et surtout « à lire Nietzsche, Kafka, Dostoïevski, bientôt Balzac et Proust, tous les autres »¹. Double révélation, oxymorique : révélation sombre de la « misère » de « l'homme sans Dieu » ; révélation lumineuse de la puissance d'une littérature potentiellement salvatrice.

Car le salut par la religion – le vrai salut, la « *high dope* », pour reprendre les termes de Daniel 1 dans *La Possibilité d'une île*² – Houellebecq l'a tenté en vain : pour lui, pas de nuit mystique, pas de « pleurs de joie » : « Dieu ne veut pas de moi. Il m'a rejeté », déclare-t-il à la sortie de *Soumission*³. Ou encore, dans un entretien que nous reprenons à la fin du volume, il déclare :

En fait, chaque fois que je vais à la messe, je crois ; sincèrement et totalement, j'ai une révélation à chaque fois. Mais

1. *Ibid.*, p. 146.

2. « Où était, en moi, la concupiscence ? Où, l'orgueil ? Étais-je éloigné du salut ? Les réponses à ces questions, il me semble, n'étaient pas bien difficiles ; jamais Pascal, par exemple, ne se serait laissé aller à de telles absurdités : on sentait à le lire que les tentations de la chair ne lui étaient pas étrangères, que le libertinage était quelque chose qu'il aurait pu ressentir ; et que s'il choisissait le Christ plutôt que la fornication ou l'écarté ce n'était ni par distraction ni par incompétence, mais parce que le Christ lui paraissait définitivement plus *high dope* ; en résumé, c'était un auteur sérieux. » *La Possibilité d'une île*, in *Houellebecq 2001-2010*, Flammarion, « Mille et une pages », 2017, p. 434.

3. Entretien réalisé par Valérie Toranian et Marin de Viry pour la *Revue des Deux Mondes*, juillet-août 2015.

dès que je sors, ça retombe. C'est un peu comme la drogue : il y a toujours une descente. J'ai fini par me dire que j'étais comme ça, et que je n'y pouvais rien¹.

« Vouloir et ne pas pouvoir » : c'est bien sur ce mode que doit se comprendre aussi, sans doute, le rapport de Michel Houellebecq au religieux. Et puisque « tout bonheur est d'essence religieuse », et que seule la religion « offre la sensation d'être relié au monde »², cela vaut condamnation à errer dans les ténèbres. À moins que ce lien impossible, la littérature puisse – peut-être – en offrir le substitut – ou du moins en faire apparaître l'absence, puisqu'elle se donne pour tâche (c'est plus précisément celle que Houellebecq assigne à la poésie) de « mettre l'accent » sur le « manque monstrueux et global »³ qui affecte le monde contemporain.

Dans cet ouvrage, auquel ont contribué plusieurs spécialistes de l'auteur, il n'est donc guère question de la foi problématique de l'individu Houellebecq. Il s'agit ici plutôt de sonder l'horizon religieux de son œuvre, d'explorer cette brèche qui fissure l'étouffant enfer de la modernité telle qu'il la représente : l'espace inversé de celui qui provoquait, chez Pascal, un vertige métaphysique fécond. Monde terrifiant parce que trop fini, monde assourdissant de bruits divers et de sollicitations permanentes, où la conscience s'oublie et ne trouve plus rien pour nourrir son besoin lancinant de signification.

1. Entretien réalisé par Agathe Novak-Lechevalier, « Prendre sur soi le négatif », *Noche de los libros*, Malaga, avril 2017, repris dans *Interventions 2020*, Flammarion, 2020, et reproduit en fin de volume, p. 361, cit. p. 369.

2. *Ibid.*, p. 369.

3. « Lettre à Lakis Proguidis », in *Interventions*, in *Houellebecq 1991-2000*, Flammarion, « Mille et une pages », 2016, p. 966.

Un monde où Jésus-Christ pourrait se réduire à une effigie de plus sur un tee-shirt¹, mais où Houellebecq ne cesse de traquer la possible trace d'un signe divin.

Qu'en est-il de Dieu dans ce monde ? Houellebecq, chez qui existe indéniablement un goût de la spéculation scholastique et de l'exploration méthodique des possibles théoriques, multiplie les hypothèses divergentes.

Première hypothèse, celle du rationalisme athée, qui domine largement dans notre société sécularisée – et qui, donc, imprègne souterrainement l'ensemble de l'œuvre : Dieu n'existe pas, ou bien, comme l'a proclamé Nietzsche, il est mort (ce qui revient au même) ; l'homme devra donc trouver sans lui un sens au monde et à sa vie – ce dont il est cependant, de toute évidence, foncièrement incapable. Cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer la déréliction actuelle du monde, mais elle ne prend jamais, chez ses narrateurs, la consistance d'une certitude.

Deuxième hypothèse : le Malin génie, façon Descartes². Dieu existe et c'est un scélérat. Dans *La Carte et le territoire*, lorsque les policiers découvrent, dans le cabinet à monstruosité du chirurgien qui a sauvagement assassiné Michel Houellebecq, une table à mécanisme qui lui permet de contempler des insectes en train de s'entre-dévorer, le narrateur commente : « ainsi, voilà à quoi le docteur Petissaud occupait ses soirées [...]. Il se prenait pour Dieu, tout simplement ; et il en agissait avec ses populations d'insectes comme Dieu avec les

1. « Et si je m'achetais un tee-shirt "Jésus" ? » : c'est ainsi que s'achève le poème « Mercredi. Mayence – Vallée du Rhin – Coblenze », in *La Poursuite du bonheur*, in *Houellebecq 1991-2000*, op. cit., p. 213.

2. R. Descartes, *Méditations métaphysiques*, I, 1641.

populations humaines¹ » – Dieu, un criminel psychopathe.

Troisième hypothèse, radicalement opposée : Dieu est tout amour, mais c'est nous qui ne savons ni le voir ni l'entendre – c'est la fin de *Sérotonine*, dont on ne sait s'il faut l'entendre comme un article de foi qui viendrait, en apothéose, contredire la noirceur du roman ; ou bien comme l'ultime divagation d'un personnage shooté aux antidépresseurs.

Scientifique de formation, positiviste par conviction, Houellebecq semble avoir cru un moment que la science pourrait se substituer aux religions traditionnelles : « nous n'avons plus besoin de l'idée de Dieu, de nature ou de réalité² », affirme ainsi Walcott, l'un des scientifiques des *Particules élémentaires*. Mais suivant en cela Auguste Comte, le roman promeut en réalité l'idée qu'« aucune société n'est viable sans l'axe fédérateur d'une religion quelconque³ ». Croire en un absolu, quel qu'il soit, c'est, avant tout, affirmer que chaque conscience appartient à un tout qui le dépasse – et Dieu apparaît bien chez Houellebecq comme cette « présence interstitielle⁴ » qui, seule, pouvait encore tisser un lien entre les êtres. À cet égard, et ce, dès les débuts de la carrière de Houellebecq, la religion constitue bien le « dernier rempart contre le libéralisme » : elle seule est

1. *La Carte et le territoire*, in *Houellebecq 2001-2010*, *op. cit.*, p. 1437.

2. *Les Particules élémentaires*, in *Houellebecq 1991-2000*, *op. cit.*, p. 891.

3. *Ibid.*, p. 903.

4. Voir le poème « Les immatériaux » : « La présence subtile, interstitielle de Dieu/ A disparu./ Nous flottons maintenant dans un espace désert./ Et nos corps sont à nu », in *La Poursuite du bonheur*, *op. cit.*, p. 210.

capable « de fournir un sens, une voie à la réconciliation de l'individu avec son semblable dans une communauté que l'on pourrait qualifier d'humaine ¹ ».

La préoccupation religieuse n'est donc pas uniquement métaphysique : elle est profondément ancrée dans une réflexion sociale – et c'est ici l'influence d'Auguste Comte qui est fondamentale. Toute l'œuvre de Houellebecq est hantée par cette question, héritée de Comte, de la religion comme unique ciment possible du corps social ; et tout entière aussi, elle s'interroge sur l'échec de Comte, qui a cru pouvoir créer une religion positiviste en oubliant cette condition nécessaire à toute foi religieuse : la promesse de l'immortalité ². Là encore, l'auteur multiplie les hypothèses : dans *La Possibilité d'une île*, il imagine l'essor, à partir d'une secte, d'une religion nouvelle fondée sur le miracle d'une immortalité scientifique offerte par le clonage humain ; dans *Soumission*, il explore au contraire le scénario de la reviviscence d'une religion ancienne – c'est d'abord la possibilité d'un réveil du catholicisme qui l'occupe dans les premiers temps de la rédaction du roman, avant qu'il ne décide finalement d'envisager plutôt le regain de l'islam. Paru en 2015, dans le contexte brûlant des attentats de *Charlie Hebdo*, *Soumission* ne pouvait sans doute que faire scandale. Reste que si le roman a souffert de cette réception qui ne pouvait qu'en occulter les enjeux profonds, celle-ci n'était pas totalement déplacée dans sa dimension

1. « Dernier rempart contre le libéralisme », in *Le Sens du combat*, in *Houellebecq 1991-2000*, *op. cit.*, p. 466-467.

2. Voir la réplique de Bruno dans *Les Particules élémentaires* : « Auguste Comte toi-même ! lance-t-il à son frère. À partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible. Et si la société est impossible sans religion, comme tu as l'air de le penser, il n'y a plus de société possible non plus », *op. cit.*, p. 840.

politique même : prenant à bras-le-corps la question du retour du religieux et la désaffection dont souffre aujourd'hui le modèle républicain français, *Soumission* interroge avec une grande acuité à la fois les limites d'un système théologico-politique (où, comme peut le suggérer par antiphrase l'épilogue du roman, le citoyen aurait « tout à regretter¹ »), et celles d'un État laïc qui ne permet plus aucun au-delà à son consumérisme et ne parvient plus à sauvegarder, dans l'univers « liquide² » du libéralisme, l'espoir d'un asile qui garantisse le sens de l'existence. Quant à l'aspiration religieuse en tant que telle, *Soumission* conclut au désenchantement le plus brutal : le narrateur a beau se planter obstinément devant la vierge de Rocamadour, l'expérience mystique retombe comme un soufflé – et le frémissement de vertige qu'il ressent à ce moment-là n'est d'ailleurs, dit-il, qu'une simple manifestation d'« hypoglycémie » ; on ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que les « petits pâtés chauds » que lui offre l'une des femmes de Rédiger, Malika, semblent être un argument de poids en faveur de sa conversion éventuelle à l'islam³. *Soumission* n'est pas tant le roman du retour du religieux que celui (de la faim et) de la fin de la foi.

Cette déchéance irrémédiable laisse la part belle à tous les vendeurs d'espoir métaphysique, qu'il relève des

1. C'est l'interprétation que fait l'auteur lui-même : « À mon avis l'ambiguïté culmine dans la dernière phrase : “Je n'aurais rien à regretter”, on peut comprendre exactement l'inverse, en fait. Il a deux choses à regretter : Myriam et la vierge noire. Disons que cela n'a pas tourné comme ça. Ce qui rend le livre triste, c'est une sorte d'ambiance de résignation », « Un suicide littéraire français », entretien avec S. Bourmeau, disponible en ligne sur le site de Mediapart.

2. Sur la société contemporaine comme espace dérégulé, favorisant la dérive de l'individu, voir notamment Z. Bauman, *La Vie liquide*, Fayard, « Pluriel », 2013.

3. *Soumission*, Flammarion, 2015, p. 169 et 296.

dogmes traditionnels ou du *New Age*, qu'il annonce une maîtrise scientifique inouïe ou recycle des croyances anciennes – tous se révéleront immanquablement de peu de foi : le prêtre, ami de fac qui enjoignait avec enthousiasme le narrateur à retrouver la part de divinité en lui, finit défroqué (*Extension du domaine de la lutte*), et, dans ses livres comme dans le monde réel, les fanatiques massacrent des innocents (*Plateforme*) ; la résurrection du Prophète élohimate, dans l'épisode inspiré de la secte des Raëliens, est une mystification grotesque, qui en dit plus sur le besoin de s'aveugler des disciples que sur une éventuelle refondation du religieux (*La Possibilité d'une île*) ; quant au nouvel ordre islamique du président Mohammed Ben Abbès (*Soumission*), synthèse syncrétique du bagage théorique chrétien et du patriarcat polygame de l'Orient, il apporte un cadre autoritaire structurant à une société en crise qui ne sait plus quoi faire de sa liberté politique – mais qui n'a guère de chance de se révéler moins inégalitaire, ou plus apte à apporter le bonheur, que le système moribond auquel il se substitue. L'œuvre de Houellebecq n'affiche, c'est le moins qu'on puisse dire, aucune complaisance pour quelque religion que ce soit.

Reste cette autre évidence que la foi inatteignable comme le cadre structurant et désormais aboli de l'édifice religieux font l'objet d'une intense et poignante nostalgie – nostalgie qui s'exprime davantage, et ce n'est sans doute pas un hasard, dans la poésie. En témoigne éloquentement par exemple ce poème de *La Poursuite du bonheur* qui, évoquant le désir de fuir de « ce monde où nous respirons mal », regrette « l'ancienne demeure/ Où nos pères ont vécu sous l'aile d'un archange » et « cette morale étrange/ Qui sanctifiait la vie jusqu'à la dernière

heure¹ ». Le lyrisme en mineur qui sous-tend et anime la poésie de Houellebecq est traversé par cette aspiration métaphysique qu'interdit normalement le credo positiviste, mais qui reste la seule manière de continuer à vivre, et qui confère souvent aux poèmes houellebecquiens l'élan fragile d'une prière. Prière adressée non plus à une divinité par trop hypothétique, mais à l'amante qui sait faire émerger « au milieu du temps/ La possibilité d'une île² » ; ou bien au lecteur qui, compagnon de misère plongé au cœur d'un monde absurde et chaotique, devient le seul interlocuteur, la seule « présence humaine³ » capable d'offrir un salut. Il n'est dès lors pas indifférent de constater que *Soumission*, abondamment exploré dans ce volume parce que c'est le roman qui aborde sans doute le plus frontalement la question de la religion, s'ouvre sur un vibrant éloge de la littérature :

[...] seule la littérature peut vous donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain, avec l'intégralité de cet esprit, ses faiblesses et ses grandeurs, ses limitations, ses petites, ses idées fixes, ses croyances ; avec tout ce qui l'émeut, l'intéresse, l'excite ou lui répugne. Seule la littérature peut vous permettre d'entrer en contact avec l'esprit d'un mort, de manière plus directe, plus complète et plus profonde que ne le ferait même la conversation avec un ami – aussi profonde, aussi durable que soit une amitié, jamais on ne se livre, dans une conversation, aussi complètement qu'on ne le fait devant une feuille vide, s'adressant à un

1. « Il est vrai que ce monde où nous respirons mal », in *La Poursuite du bonheur*, *op. cit.*, p. 223.

2. « Ma vie, ma vie, ma très ancienne... », in *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 778.

3. C'est le titre de l'album que Michel Houellebecq a enregistré avec Bertrand Burgalat en 2000, titre tiré du poème « La disparition », in *La Poursuite du bonheur*, *op. cit.*, p. 250.

destinataire inconnu. Alors bien entendu, lorsqu'il est question de littérature, la beauté du style, la musicalité des phrases ont leur importance ; la profondeur de la réflexion de l'auteur, l'originalité de ses pensées ne sont pas à dédaigner ; mais un auteur c'est avant tout un être humain, présent dans ses livres, qu'il écrive très bien ou très mal en définitive importe peu, l'essentiel est qu'il écrive et qu'il soit, effectivement, présent dans ses livres ¹.

La littérature, capable de nous faire dialoguer « avec l'esprit d'un mort », réalise, si elle parvient à s'arracher à la logique marchande, le miracle de la Présence réelle – et l'on ne s'étonne pas dès lors que le narrateur de *Soumission* constate que « dans leur désespoir, tout ce qui restait aux gens, c'était la lecture ² ». Parti d'une critique sociologique du religieux, Houellebecq en arrive donc à reconduire une mystique littéraire – qui nous amènerait au plus près de la seule transcendance qui nous reste.

Discours d'autorité dogmatique émanant de narrateurs toujours prompts à livrer des théories définitives sur le monde, ou moments suspendus de grâce énonciative, la littérature est toujours, comme elle l'était déjà dans le romantisme, parole de prophète – autoproclamé et dérisoire, ou lien authentique à une forme de vérité, c'est au lecteur ou à la lectrice d'en décider. Houellebecq, qui, en tant qu'écrivain, revendique volontiers une posture christique, cherche peut-être moins à apporter la bonne ou la mauvaise parole qu'à « assumer tout le négatif du monde ³ », et, comme il le disait déjà dans *Extension du domaine de la lutte*, à rendre supportable le naufrage annoncé.

1. *Soumission*, op. cit., p. 13-14.

2. *Ibid.*, p. 43.

3. Entretien avec Agathe Novak-Lechevalier, voir p. 376.

I

RELIGIONS DE
MICHEL HOUELLEBECQ ?

- 1 -

Foi et positivisme

La religion positiviste, d'Auguste Comte à Michel Houellebecq

par Jérôme Grévy

Afin d'expliciter le lien étrange noué entre le philosophe du XIX^e siècle et le romancier du XXI^e siècle, ce chapitre examine comment Auguste Comte considère la religion et son rôle dans la société, puis précise ce qu'est la religion positiviste et analyse la réception de sa pensée et son projet religieux, depuis ses premiers disciples jusqu'à sa réappropriation par Michel Houellebecq.

L'œuvre du philosophe Auguste Comte occupe une place non négligeable dans les livres de Michel Houellebecq. Il est présent sous des formes variées, ici explicites – une épigraphe¹,

1. « Dans les époques révolutionnaires, ceux qui s'attribuent, avec un si étrange orgueil, le facile mérite d'avoir développé chez leurs contemporains l'essor des passions anarchiques, ne s'aperçoivent pas que leur déplorable triomphe apparent n'est dû surtout qu'à une disposition spontanée, déterminée par l'ensemble de la situation sociale correspondante » (A. Comte, *Cours de philosophie positive*, Leçon 48), *Les Particules élémentaires*, Flammarion, 1998, première partie, chapitre 12 ; « Quand il faut modifier ou renouveler la doctrine fondamentale, les générations sacrifiées au milieu desquelles s'opère la transformation y demeurent essentiellement étrangères, et souvent y deviennent directement hostiles » (A. Comte, *Appel aux conservateurs*), *Les Particules élémentaires*, op. cit., deuxième partie, chapitre 10 ; « Si donc l'amour peut dominer, comment l'esprit régnerait-il ?

une citation¹ –, ailleurs plus discrètes – sous la forme d'un livre que le protagoniste emporte en vacances, comme une toile de fond qui pourrait passer inaperçue, voire paraître incongrue². Le narrateur de *Plateforme* trouve ennuyeux le *Cours de philosophie positive*, dont il lit cinquante leçons en trois semaines, pour s'occuper en attendant sa petite amie³. L'intérêt que Michel Houellebecq accorde à la pensée d'Auguste Comte l'a en outre conduit à préfacer la réédition de la *Théorie générale de la religion*⁴. À cette préface répond en quelque sorte le prologue des *Particules élémentaires*, dont l'idée selon laquelle des transformations métaphysiques décisives se produisent à certains moments dans les sociétés humaines est empruntée au philosophe. Certes, Auguste Comte n'est pas le seul philosophe présent dans l'œuvre

Toute suprématie pratique appartient à l'activité. A. Comte », *Plateforme*, Flammarion, 2001, deuxième partie, chapitre 15, p. 327.

1. Dans le roman *Plateforme*, Michel Houellebecq cite Auguste Comte à propos de la conception de la vie familiale : « Fondée principalement sur l'attachement et la reconnaissance, écrit-il, l'union domestique est surtout destinée à satisfaire directement, par sa seule existence, l'ensemble de nos instincts sympathiques, indépendamment de toute pensée de coopération active et continue à un but quelconque, si ce n'est à celui de sa propre institution. Lorsque malheureusement la coordination des travaux demeure le seul principe de liaison, l'union domestique tend nécessairement à dégénérer en simple association, et même le plus souvent elle ne tarde point à se dissoudre essentiellement », *Plateforme*, *op. cit.*, p. 190-191.

2. Le narrateur, s'interrogeant sur le mécanisme de l'érection en regardant passer des femmes accompagnées de prostitués, feuillette le sous-chapitre « La politique populaire, toujours sociale, doit devenir surtout morale » du *Discours sur l'esprit positif*, in *Plateforme*, *op. cit.*, p. 242.

3. *Plateforme*, *op. cit.*, p. 186.

4. L'ouvrage, paru en 2005, constituait initialement la première partie du premier chapitre du deuxième volume du *Système de politique positive*.

de Houellebecq, mais cette démarche de préfacier, comme les citations et les allusions récurrentes, révèlent qu'il ne s'agit pas seulement d'éléments de décor mais de références significatives, nourries d'une connaissance précise du positivisme, dont l'analyse peut donner quelques clés de lecture, notamment sur le rapport de l'écrivain, du narrateur comme de ses personnages, au religieux.

De la religion considérée comme un fait de société

La philosophie positiviste s'inscrit dans le contexte d'un premier XIX^e siècle, marqué par un profond désarroi : un monde ancien avait disparu en 1789 et rien de stable ne semblait capable d'émerger durablement. Selon Auguste Comte, l'anarchie régnait : les révolutionnaires avaient mis le pays à feu et à sang, tandis que les monarchistes, qui prétendaient restaurer l'ordre ancien, se heurtaient à des mouvements de contestation. Outre la révolution politique, le monde du travail était bouleversé par l'effet de l'industrialisation et les cadres de vie par l'urbanisation. Les cadres religieux traditionnels semblaient être également profondément affectés. Après le rationalisme des Lumières et la tourmente révolutionnaire, marquée notamment par la période de la déchristianisation, ces décennies étaient empreintes d'une intense religiosité¹. Celle-ci se traduisait par le renouveau du catholicisme qui, persuadé d'avoir gagné la bataille contre ses ennemis de toujours, prit une coloration expiatoire, émotive, triomphaliste et ultramontaine. Elle fut également caractérisée par l'esprit missionnaire

1. G. Cholvy, *Être chrétien en France au XIX^e siècle 1790-1914*, Seuil, 1997.

qui anima les confessions chrétiennes et fut à l'origine d'un vaste mouvement d'expansion du christianisme dans le monde. En réaction, les courants anticléricaux, voire antireligieux, s'affirmaient.

Dans ce contexte, une floraison d'essais vit le jour, qui proposaient diverses analyses de la société, parmi lesquels se trouvent les enseignements d'Auguste Comte. Celui-ci fut secrétaire de Saint-Simon de 1817 à 1824 et, à ce titre, collabora à plusieurs de ses ouvrages, dont sans doute le *Nouveau Christianisme*, paru en 1825. À la suite du penseur contre-révolutionnaire Bonald, Saint-Simon justifiait l'utilité de la religion non par l'obéissance à un précepte divin transmis aux hommes par le truchement d'un prophète qui aurait reçu une révélation, mais par son utilité sociale. Sous la forme d'un dialogue entre un conservateur et un progressiste, l'auteur affirmait la force morale du christianisme, qui était appelé à occuper une place importante dans la société moderne, mais préconisait une religion inspirée directement des Évangiles et débarrassée des dogmes et de la tutelle du clergé¹.

Après sa rupture avec Saint-Simon, en 1824, Auguste Comte assura quelques enseignements à l'École polytechnique et publia entre 1830 et 1842 son *Cours de philosophie positive*, en six volumes, qui développait la philosophie positive. Par la suite, il élargit sa démarche en établissant un programme à la fois politique, social et religieux. Il publia le *Système de politique positive*, de 1851 à 1854, qui commence par le livre consacré à l'analyse de la religion².

1. Auguste Comte fut accusé de s'être contenté de reprendre à son compte des idées et initiatives de Saint-Simon, notamment à propos de religion. A. Picon, « La religion saint-simonienne », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 2003, n° 1, tome LXXXVII, p. 23-37.

2. La pensée religieuse d'Auguste Comte était complexe et évolua. Il n'y a pas lieu de revenir ici sur les étapes de son élaboration ni sur

Auguste Comte se donnait pour objet de penser la société humaine dans son ensemble, et en particulier considérait la place qu'y occupait la religion, en dehors de toute considération théologique. Constatant que le monde ancien avait été détruit par la Révolution, observant que la Restauration s'efforçait vainement de le rétablir, il proposait de reconstruire la société en s'appuyant sur la science de la société qu'était l'histoire (et qu'il suggérait d'appeler sociologie). Influencé par l'historien Augustin Thierry, il estimait en effet qu'il était possible de connaître et d'analyser scientifiquement les mécanismes qui commandent le fonctionnement des sociétés humaines et leur évolution. La démarche consisterait à mettre en œuvre une méthodologie scientifique, à construire une « physiologie de la société », qui établirait les lois des comportements sociaux, à élaborer des outils qui permettraient aux dirigeants, éclairés par les savants, de gouverner efficacement, c'est-à-dire d'assurer aux hommes ordre et progrès. En affirmant qu'il était possible de trouver par la raison les lois des comportements de l'humanité et de s'appuyer sur elles pour prévoir l'avenir, Auguste Comte niait implicitement l'idée d'un plan divin qui aurait présidé à la destinée des hommes, alors que cette certitude constituait le fondement théologique de la chrétienté depuis la conversion de l'empereur Constantin. Ainsi la religion, ou plus exactement les religions, c'est-à-dire toutes les religions, étaient-elles considérées exclusivement comme des faits sociaux.

les interprétations qui en furent données. Retenons seulement que la principale polémique opposa ceux qui en soulignaient la cohérence à ceux qui estimaient qu'il y avait eu rupture, voire trahison de la véritable philosophie positiviste lorsque Auguste Comte entreprit de fonder une nouvelle religion.

À partir de ce présupposé, Auguste Comte proposait une nouvelle grille de lecture de l'évolution de l'humanité. Le fil directeur en était que le progrès résultait des découvertes et inventions dues à la science et que celles-ci devaient être mises en rapport avec la pensée des hommes, laquelle était dépendante de leurs conceptions religieuses. Il en mettait en évidence les grandes étapes, qui répondaient à ce qu'il appelait la loi des trois états. Les temps archaïques étaient caractérisés par une pensée « théologique » : pour pallier leur incapacité d'expliquer les phénomènes de la nature, les hommes inventaient des dieux plus ou moins anthropomorphes et épars, parfois rivaux, habités par des passions humaines et qui étaient supposés être à l'origine de toutes choses. Les transformations de la pensée, par accumulation d'expérience et par transmission des connaissances, conduisirent ensuite à rassembler ces divinités et à considérer qu'elles étaient animées par un unique principe commun supérieur, appelé Yahvé par le peuple juif, Dieu par les chrétiens et, par les philosophes des Lumières, le Grand Horloger. C'était alors l'âge « métaphysique ». Devait lui succéder au XIX^e siècle, par l'entremise notamment d'Auguste Comte et de ses disciples, l'âge « positif ou scientifique ». Par sa raison et grâce à la progression considérable des connaissances, l'homme n'aurait plus besoin d'invoquer une quelconque transcendence pour comprendre et expliquer les phénomènes et les faits jugés jusqu'alors étranges. Il était ainsi passé d'une religion spontanée à une religion révélée, puis, grâce au progrès de l'esprit humain, il parvenait à la science qui lui assurait la maîtrise des phénomènes naturels et sociaux. Toutefois, Auguste Comte n'affirmait pas que cette évolution s'était déroulée selon un schéma linéaire parfait, les trois formes pouvant coexister. Il en était ainsi du catholicisme qui, en raison de la révélation

et de la croyance en un Dieu unique, relevait de l'âge métaphysique, mais n'en avait pas moins adopté des traits de la religion païenne polythéiste qu'il avait prétendu combattre.

Pour Comte, la mise en œuvre des méthodes scientifiques, reposant sur l'observation et l'expérimentation, supposées rendre possible la prédiction, devait permettre à l'homme de maîtriser non seulement les phénomènes naturels mais également les phénomènes sociaux. Les sociétés pouvaient être étudiées scientifiquement, de manière à établir des lois de physiologie sociale. Ce serait le rôle de la sociologie, que parfois Comte identifie à l'histoire, n'étant plus considérée comme un genre littéraire mais comme une science, mettant en place de nouvelles méthodes fondées sur la collecte de données par l'observation puis l'analyse critique et la comparaison. Par déduction, il serait possible d'élaborer des outils de gouvernance des sociétés, et l'action de toute autorité civile devait conduire à une société harmonieuse, où ordre et progrès seraient intimement liés.

Cette loi des états successifs de la pensée et de la conscience humaine se retrouve dans *Les Particules élémentaires*. Houellebecq y affirme dans le prologue que l'économie, la politique et les mœurs de toute société sont dépendants du soubassement philosophique, c'est-à-dire de la conception du monde et de l'homme, qui sous-tend toute organisation humaine. Il en déduit que les grandes ruptures métaphysiques furent décisives et cite en exemple l'apparition du christianisme, qui permet de distinguer un avant et un après. En effet, les conceptions de l'homme, de la société et du monde en furent radicalement transformées, modifiant par la suite tous les aspects des activités humaines, aussi bien politiques qu'économiques, écologiques, religieuses ou culturelles.

Il s'agissait d'un changement de civilisation, le plus souvent imperceptible par les contemporains. L'auteur ajoute qu'une troisième mutation métaphysique est à l'œuvre à la fin du XX^e siècle, dont les symptômes sont la disparition des sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine dans les rapports humains¹. Le roman illustre cette thèse en dressant le portrait de deux frères : l'un, Bruno, multiplie les déboires sexuels, tandis que l'autre, Michel, ne vit que pour la science génétique. Savant de réputation internationale, ce dernier doit contribuer à l'émergence d'une nouvelle mutation sociale : une fois les hommes débarrassés de leurs pulsions sexuelles, puisque de nouveaux modes de reproduction seront mis en œuvre, la société humaine sera plus harmonieuse.

Selon David Jérôme, Houellebecq s'efforce de dépasser la démarche scientifique de Comte². Ses « romans-laboratoires », s'inspirant du roman expérimental de Zola, reposent sur l'observation faite par l'écrivain, qui refuse les tabous et rapporte, sous la forme d'une fiction, les choses vues. Les protagonistes sont plongés dans le monde que l'auteur décrit et dont il s'efforce de rendre compte objectivement. Houellebecq refuse tout lyrisme, toute recherche d'explication intime ou transcendante, il décrit avec les mots et les expressions, qui se veulent neutres, sans fioritures inutiles et sans artifices littéraires, la réalité de la société. De formation scientifique, comme le polytechnicien Auguste Comte, l'ingénieur-agronome Michel Houellebecq entend appliquer à l'observation et à la description de la société la démarche scientifique, en l'insérant toutefois dans un récit fictionnel.

1. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 9-11.

2. D. Jérôme, « "Comte toi-même !" Houellebecq et le positivisme », in S. Van Wesemael et B. Viard (dirs), *L'Unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, Classiques Garnier, 2013, p. 137-148.

De la religion de l'Humanité¹

Au cours des premières décennies du XIX^e siècle, la religion prit une place nouvelle dans la société et dans le discours public. Saint-Simon prédisait la mort du christianisme traditionnel et l'avènement d'une religion nouvelle, sans Dieu, qui devait conduire à un bonheur terrestre auquel les hommes allaient parvenir grâce à la science et au travail. Sa pensée empruntait à la fois au catéchisme catholique et au déisme des Lumières. Les savants, les artistes et les industriels étaient appelés à être les prêtres de cette nouvelle religion. Les saint-simoniens, dont Saint-Amand Bazard et Prosper Enfantin furent les premiers chefs de file, contribuèrent à rassembler des adeptes de cette nouvelle religion, lui donnant une inflexion panthéiste capable de constituer la synthèse des cultes du passé. Philippe Buchez, quant à lui, appelait de ses vœux une religion de l'humanité². Alors que Saint-Simon ne s'était pas préoccupé d'en organiser le culte ni le clergé, ses disciples s'efforcèrent de la structurer, prenant en modèle l'Église catholique³.

La religion positiviste est donc pour une part héritée de la pensée de Saint-Simon. Comme lui, Auguste Comte rejette Dieu, les dogmes révélés, le surnaturel ; il ne définit pas la religion par un système de croyances révélées aux hommes mais par la recherche de l'unité de

1. La commémoration du bicentenaire de la naissance d'Auguste Comte fut l'occasion de plusieurs colloques et études savantes. La *Revue des sciences philosophiques et théologiques* lui consacra un numéro spécial en 2003.

2. É. Poulat, « Isambert (François André), de la Charbonnerie au Saint-Simonisme. Étude sur la jeunesse de Buchez ; politique, religion et science de l'homme chez Philippe Buchez », *Archives de sociologie des religions*, n° 25, 1968, p. 203-204.

3. A. Picon, « La religion saint-simonienne », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, art. cité, p. 23-37.

l'humanité. S'appuyant sur une étymologie latine largement répandue mais discutée depuis l'origine¹, il estime que le rôle de la religion est de relier (*religare*) les hommes. Ceux-ci parviendront à cette unité en établissant en chacun l'harmonie des trois composantes de chaque personnalité, l'intelligence, l'affectivité et l'activité. La religion est donc caractérisée par « l'état de pleine harmonie, propre à l'existence humaine, tant collective qu'individuelle, quand toutes ses parties quelconques sont dignement coordonnées ». La religion est l'équivalent pour l'âme de ce qu'est la santé pour le corps. Elle suppose un lien étroit et constant entre la morale et le physique, le corps et l'âme, le sentiment et le raisonnement. Comte récuse à la fois le matérialisme, qui rejette la religion, et le christianisme, qui méprise les corps. La religion relève à la fois de l'individuel et du collectif ; elle consiste donc à *régler* chaque individu pour *rallier* l'ensemble des individus à la société.

Le *Catéchisme positiviste*, ou *Traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité* fut publié en 1852. Ainsi que l'indique le sous-titre, il s'agissait, ni plus ni moins, de fonder une nouvelle religion. Une religion démontrée, fondée sur le positivisme, rendant un culte à l'Humanité,

1. A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 2000, tome III, entrée « Religion » : « L'étymologie est controversée depuis l'Antiquité. À la suite de Lactance, de Tertullien, les auteurs chrétiens se plaisent à rattacher *religio* au verbe *religare*. [...] Une autre origine est signalée par Cicéron et appuyée de son autorité : *religio* serait tiré soit de *legere*, "cueillir, ramasser", avec adjonction d'un préfixe marquant l'intensité, soit du verbe *religere*, "recueillir, recollecter". D'après Benveniste, il signifiait, abstraitement, "revenir sur ce qu'on a fait, se ressaisir par la pensée ou la réflexion, redoubler d'attention et d'application" [...]. De fait, *religio* est synonyme de "scrupule", "soin méticuleux", "ferveur inquiète", ce qui semble exclure, en latin classique du moins, l'idée de relation avec le sacré. »

disposant de ses prêtres – Comte lui-même était le Grand Prêtre –, ses rites, dont l'adoration, ses fêtes, ses prières, ses symboles, ses neuf sacrements qui jalonnaient les étapes de la vie. Auguste Comte entendait honorer toutes les religions, dont il composait une synthèse et dont il rendait hommage aux fondateurs. Il proposait un nouveau calendrier, qui conduisait à célébrer les grands hommes. Pour aimer l'humanité, il convenait d'honorer ce qu'elle produisait de meilleur par des fêtes de commémoration des grands hommes, de Moïse à Bichat.

Car, dans la pensée comtienne, l'Humanité n'est pas composée uniquement de l'ensemble des hommes vivant sur la Terre, elle est constituée des vivants comme des morts ; en vertu des lois sociologiques, les générations humaines exercent une influence les unes sur les autres, les morts gouvernent les vivants¹. En leur rendant un culte, en entretenant leur souvenir, les vivants contribuent à l'immortalité de leurs prédécesseurs. La mort n'est pas considérée comme une disparition, mais comme une autre modalité de la vie, rendue possible par la médiation des vivants, à condition qu'ils en entretiennent le souvenir². Survivront ceux qui auront rendu d'insignes services à l'Humanité.

Auguste Comte nie l'existence de Dieu. Pour lui, l'Humanité est le seul Grand Être que les hommes doivent honorer. Le culte est à la fois privé, personnel (penser et aimer) ou domestique, et public. Ainsi seraient développés les sentiments altruistes, qui constituaient le fondement

1. J.-F. Braunstein, « La religion des morts-vivants. Le culte des morts chez Auguste Comte », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, *op. cit.*, p. 59-73.

2. Ce lien entre les morts et les vivants a fait l'objet du roman de S. Chalandon, *Une promesse*, Grasset, 2006.

de la morale¹. Comte entendait en effet mettre en place également un culte abstrait, qui porterait sur la morale, laquelle était désormais considérée comme supérieure à la science. Pour exemple, la fête de la Fraternité, qui eut lieu à Paris le 20 avril 1848, fut d'inspiration positiviste².

L'attribut principal du nouveau sacerdoce devait être l'enseignement puisqu'il s'agissait de mieux connaître l'Humanité, afin de mieux l'aimer et de mieux la servir. En dépit de la dénonciation par Auguste Comte du manque de zèle des prosélytes, le positivisme religieux fit des adeptes en France, en Grande-Bretagne, en Hollande, en Amérique du Nord et en Amérique latine³. De fait, la religion du positivisme, en raison de certains traits étranges, voire ridicules, suscita bien des sarcasmes de la part des libres penseurs comme des catholiques. En fin de compte, l'Église positiviste compta peu de fidèles et s'éteignit rapidement⁴.

Appropriation républicaine de la philosophie et de la religion positivistes

Les considérations d'Auguste Comte relatives à la science et à la politique furent tout de même entendues. Il fut lu, commenté, traduit. Nombre d'admirateurs contribuèrent à diffuser sa pensée. Parmi eux, Émile Littré. Celui-ci rapporta sa rencontre avec Auguste Comte en

1. L. Clauzade, « Le "culte" et la "culture" chez Auguste Comte : la destination morale de la religion positiviste », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, *op. cit.*, p. 39-58.

2. L. Blanc, *Histoire de la Révolution de 1848*, Lacroix, 1870, tome II, p. 44-46.

3. A. Petit, « Les disciples de la religion positiviste », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, *op. cit.*, p. 75-100.

4. J.-C. Wartelle, *L'Héritage d'Auguste Comte. Histoire de l'Église positiviste*, L'Harmattan, 2001.

1840, signalant combien il fut « subjugué », et devint son « disciple¹ ». Il adhéra aux méthodes et principes de la philosophie positive, rejetant la subjectivité et appliquant la méthode scientifique de la déduction à l'analyse du présent. Ainsi que l'a montré l'historien Claude Nicolet², Émile Littré contribua à faire connaître et adopter le positivisme par la jeune génération des républicains opposants au Second Empire. Littré et ses amis créèrent en 1867 la revue *La Philosophie positive*, qui fut très largement diffusée jusqu'en 1883. L'idéologie républicaine, qui reposait jusqu'alors essentiellement sur le souvenir de la Révolution, se teinta fortement de positivisme. Michelet, par exemple, prétendait faire revivre par l'histoire les anonymes qui avaient peuplé la France et invitait à établir un martyrologe des défenseurs de la liberté. Littré joua un rôle majeur dans l'inflexion républicaine du positivisme³. Il avait en effet rompu avec le courant « orthodoxe », lequel entendait mettre en application le programme d'Auguste Comte dans son intégralité et rejetait la religion positiviste, qu'il jugeait infidèle à la philosophie positiviste. Son interprétation influença fortement le projet de gouvernement de la génération de Jules Ferry et de Léon Gambetta, projet qui serait qualifié d'opportuniste par Georges Clemenceau et les radicaux. Signe de cette convergence, Émile Littré et Jules Ferry furent initiés publiquement⁴ le même jour dans la même loge.

1. É. Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive*, Hachette, 1869. Il s'agit d'une biographie, qui affirme l'adhésion au positivisme et considère qu'Auguste Comte a été infidèle à ses propres principes. Cf. *supra*, note 2, p. 26-27.

2. C. Nicolet, *L'Idée républicaine en France*, Gallimard, 1982.

3. A. Petit, « Comte et Littré : les débats autour de la sociologie positiviste », *Communications*, n° 54, 1992, p. 15-37.

4. L'initiation du 8 juillet 1875, à la loge *La clémente amitié*, fut rien moins que secrète. *Le Petit Journal*, quotidien populaire qui tirait chaque jour à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, fit le récit de la cérémonie à laquelle assistèrent près de 6 000 personnes, et qui

La société positiviste était à la fois une Église, une école et un parti. C'est pourquoi la pensée positiviste s'étendit en dehors de cette Église et imprégna notamment la politique mise en place sous la Troisième République. Il suffit de quelques exemples pour s'en persuader. La philosophie comtienne sous-tendait la politique scolaire de Jules Ferry, qui entendait substituer la science et la morale civique à la religion dans les programmes. Dans le même temps, les positivistes se consacraient à l'enseignement populaire, en dispensant des cours gratuits, en organisant des conférences, en éditant des brochures. Outre un enseignement sur « l'histoire générale de l'humanité », des cours de sociologie, de morale et de philosophie, mais également d'astronomie, de physique, de biologie, de chimie étaient proposés au public. Pierre Laffitte obtint même l'autorisation d'assurer des cours à la Sorbonne et au Collège de France. Les positivistes intervinrent également dans d'autres structures, comme l'Association philotechnique ou l'Association polytechnique ; ils contribuèrent à la mise en place de bibliothèques populaires. Ils entendaient conseiller les autorités publiques par la publication de livres ou des lettres ouvertes. *La Revue occidentale*, créée en 1878, publiait les cours et proposait des analyses actualisées.

L'insistance sur le poids de l'héritage politique fut largement diffusée pendant les premières décennies de la Troisième République et fut particulièrement vive lors du centenaire de la Révolution. Elle fut déclinée sous forme romanesque par Maurice Barrès¹ et Eugène Melchior de Vogüé dont le livre au titre évocateur – *Les*

fut précédée d'un banquet et suivie d'un concert. *Le Petit Journal*, 11 juillet 1875, p. 3.

1. M. Barrès, *Les Déracinés*, Charpentier, 1897.

*morts qui parlent*¹ – remporta un certain succès. Ces deux auteurs ne revendiquaient pas l'héritage positiviste mais les thématiques qu'ils abordaient révèlent la diffusion de l'idée d'un lien étroit entre les morts et les vivants. Léon Bourgeois, qui fut président du Conseil et l'un des inspirateurs de la Société des Nations, insistait sur la dette que les générations du temps présent avaient à l'égard des générations futures².

Les positivistes encouragèrent les hommages aux grands personnages, de Jeanne d'Arc à Gambetta, en passant par Condorcet, Voltaire, Michelet et bien d'autres. Des statues furent érigées, leurs noms furent donnés aux rues, des commémorations furent organisées. Le cortège qui accompagna le corps de Victor Hugo au Panthéon, redevenu temple des grands hommes, fut la première manifestation éclatante du nouveau culte civique républicain – ce qui est assez paradoxal, quand on pense que les derniers mots du testament de Hugo sont « je crois en Dieu ». Un pèlerinage laïque rassemblait chaque année les amis de Gambetta auprès de la maison mortuaire du tribun. Paul Bert proclama : « Ce repos qu'il n'a pas connu pendant sa vie, la tombe silencieuse ne l'y a pas condamné. Il agit encore, sinon par la parole, du moins par le conseil et l'exemple. Son souvenir engendre l'énergie et l'activité³. » La tour Eiffel elle-même fut, ne

1. E.M. de Vogüé, *Les morts qui parlent*, Plon, Nourrit et Cie, 1899.

2. L. Fedi, « Lien social et religion positiviste chez les penseurs de la Troisième République », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, op. cit., p. 127-151.

3. Discours de Paul Bert lors de la cérémonie du 4 janvier 1884, édité par l'auteur dans P. Bert, *À l'ordre du jour*, P. Ollendorff, 2^e éd. 1885, p. 20. Cf. J. Gévy, « Le pèlerinage républicain à la mémoire de Gambetta », in J. Gévy, P. d'Hollander, L. Chantre (dirs), *Politiques du pèlerinage*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

l'oublions pas, un monument de célébration de la science et des savants. La politique anticléricale et le projet de séparation des Églises et de l'État furent justifiés par Alfred Fouillée ou Léon Bourgeois comme voie pour pacifier la société, car les religions avaient conduit à la discorde, à la polémique, voire à la guerre. Notons enfin que l'initiative de création de la sixième section de l'EPHE (École pratique des hautes études), en 1886, reposait sur la certitude que les religions étaient créées par les sociétés et que des études historiques comparatistes rigoureuses permettraient de le démontrer.

La doctrine républicaine en matière religieuse ne doit donc pas être considérée exclusivement sous l'angle du combat anticléricale qui mit aux prises l'État avec l'Église ultramontaine. Le culte civique qui fut mis en place était sans aucun doute d'inspiration positiviste.

La situation allait profondément changer au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. Après la Seconde Guerre mondiale, les sociétés occidentales connurent un déclin marqué de l'esprit religieux, en raison aussi bien du succès du matérialisme marxiste, qui voyait dans toutes les religions des instruments de la domination bourgeoise, que du consumérisme des Trente Glorieuses, fasciné par la promesse d'une vie terrestre toujours plus confortable. La pensée religieuse d'Auguste Comte fut affectée par ce mouvement.

Retour du religieux ?

Au cours des dernières décennies du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, plusieurs phénomènes furent interprétés comme manifestant un retour du religieux dans la société occidentale. La citation d'André Malraux fut souvent reprise, commentée, galvaudée. Il fut commun

de considérer que le XXI^e siècle « serait religieux ou ne serait pas ¹ ».

De fait, il n'est besoin que de feuilleter les médias, écrits et audiovisuels, pour constater à quel point les questions ayant trait à la religion occupent le devant de la scène médiatique. Il ne s'agit cependant pas de disputes théologiques, comme celles qui ont pu exister par le passé et qui ont parfois atteint une dimension mythique, tant l'ignorance en la matière est étourdissante. Les débats tournent le plus souvent autour des formes et de la place des religions dans la société contemporaine. Dans ce contexte, les romans de Michel Houellebecq revendiquent un patronage, sinon une influence, positiviste.

En premier lieu, il convient de relever que le regard désabusé porté sur la société contemporaine n'est pas sans rappeler la dénonciation, par Auguste Comte, de l'état d'anarchie qui avait succédé à la période révolutionnaire. Qu'il s'agisse de Jed Martin, de Michel ou de François, les personnages houellebecquiens promènent un regard sans illusion sur une société de consommation qui est à la poursuite de vanités, qu'elles soient la recherche de la gloire ou celle du plaisir sexuel. Ce pessimisme qui les habite n'est pas comblé par les promesses et les projets d'une société meilleure. Avec fatalisme, ils considèrent ce qui est et vivent l'instant présent, sans idéaliser le passé ni rêver d'un futur meilleur. Dans *La Carte et le territoire*, Jed Martin remarque dans la bibliothèque les ouvrages des réformateurs sociaux, dont

1. Formule apocryphe, attribuée à Malraux et récusée par ce dernier. Quelle que soit son authenticité, son succès ainsi que les discussions qui agitent et agitent le monde intellectuel à son propos sont pour nous le signe de l'intense réflexion qu'elle suscite dans la société, surtout en ces premières décennies du XXI^e siècle où beaucoup semblent percevoir le retour du religieux.